

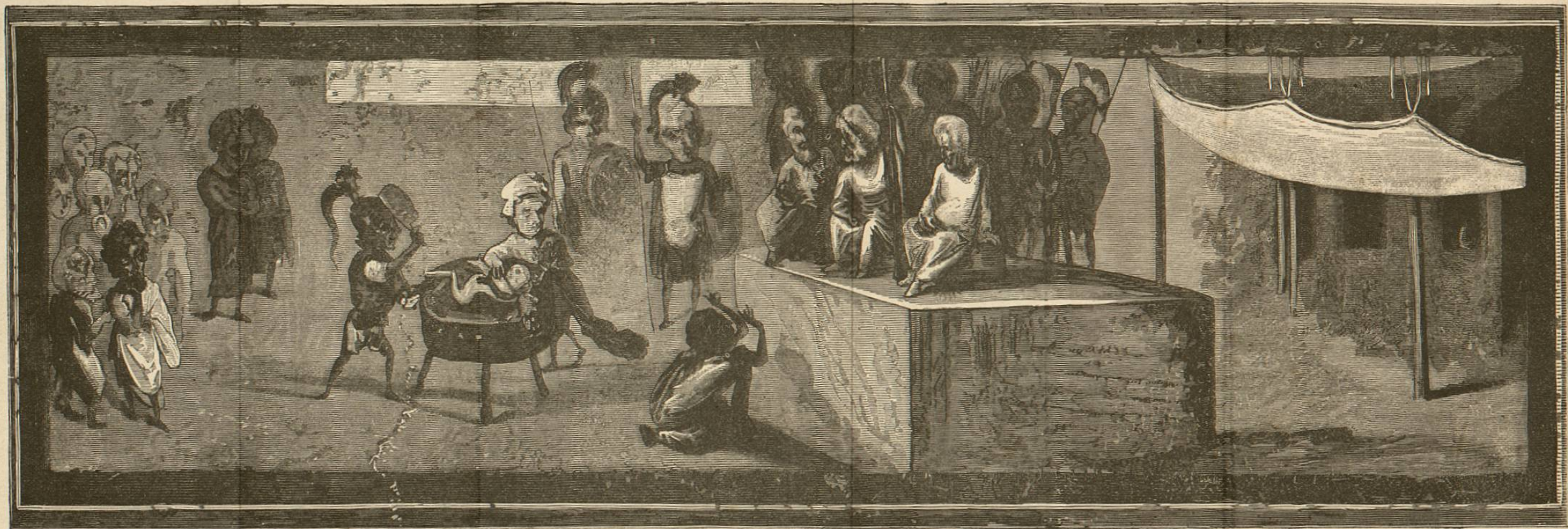
CHAPITRE PREMIER.

CALOMNIES PAÏENNES CONTRE LES JUIFS
ET LES LIVRES SAINTS.

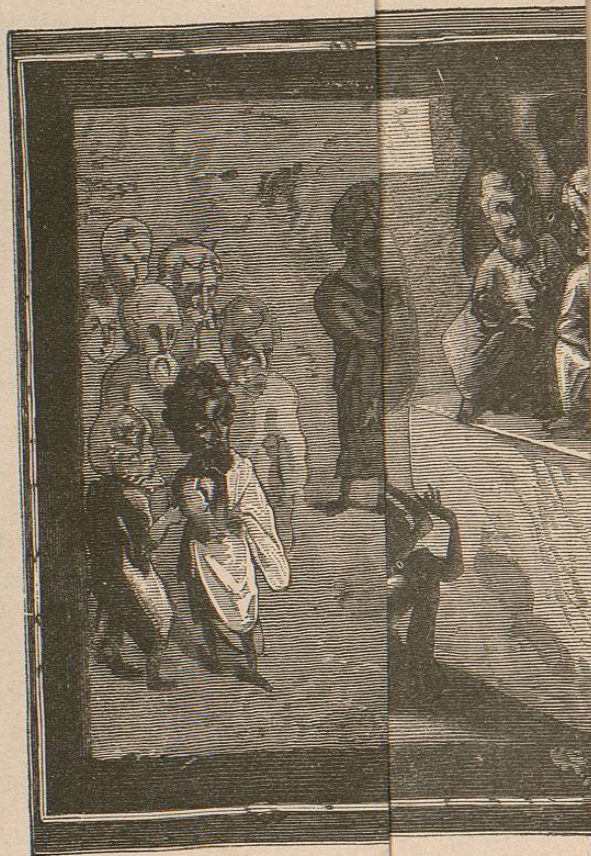
Les premiers coups portés contre la Bible sont peut-être antérieurs au Christianisme. Quand elle fut devenue accessible aux païens par la diffusion de la traduction grecque des Septante, elle ne dut pas tarder à trouver des détracteurs. Mais avant même d'être connue dans son texte, elle avait été défigurée par toutes sortes de fables et de bruits calomnieux.

Les Juifs s'étaient fait de nombreux ennemis, en Italie comme en Égypte¹. Ils étaient partout un objet de mépris, de dérision et de haine. Les mauvaises dispositions qu'on éprouvait à leur égard ne pouvaient manquer de rejaillir sur leurs livres sacrés. Les efforts que firent les savants Juifs d'Alexandrie, et en particulier Philon, au commencement de l'ère chrétienne, pour concilier l'Écri-

¹ Sur les opinions des païens concernant les Juifs, voir Hild, dans la *Revue des études juives*, 1884, n° 15, p. 1-37.



2. — Caricature païenne du jugement de Salomon. Fresque de Pompéi.



du jugement de Salo

ture avec la philosophie grecque et platonicienne, semblent trahir la préoccupation de répondre aux objections des sectateurs de la science hellénique. Si, à cette époque, l'on ne connaissait pas encore, sur les bords du Nil et du Tibre, le texte même des Écritures, il est certain du moins que l'on connaissait déjà la religion juïdaïque, d'une manière plus ou moins imparfaite, et que l'on ne se faisait pas faute de la tourner en ridicule. La rumeur populaire attribuait aux enfants d'Abraham des croyances absurdes et des rites sanguinaires, et elle en rendait leurs Écritures responsables.

Ce que l'on savait de l'histoire et des pratiques religieuses du peuple de Dieu devenait pour la foule sujet de moquerie. Les fouilles de Pompéï viennent de nous en fournir un curieux exemple. On y a découvert, en 1882, sur les parois d'une maison, une fresque conservée maintenant au Musée de Naples. Elle représente le jugement de Salomon¹. La date en est inconnue, mais elle est certainement antérieure à l'an 79 de notre ère, époque où Pompéï fut ensevelie sous les cendres du Vésuve. Le roi, vêtu de blanc, est assis sur une estrade, un long sceptre à la main². A sa droite et à sa gauche sont deux de ses conseillers, également assis. Derrière lui, six gardes armés de casques, de boucliers et de lances, se tiennent debout sur l'estrade. Dans la cour qui sert de tribunal, on voit deux autres gardes debout et armés. Au centre est une table à trois pieds qui a la

¹ I (III) Reg., III, 16-27

² Voir Figure 2.

forme d'un billot. Un jeune enfant est placé dessus. Un soldat, le casque orné d'une grande plume rouge, s'apprête à le couper en deux, avec un large coutelas qu'il tient déjà levé. Vis-à-vis de lui, une femme, la fausse mère, maintient la tête de l'innocente victime, qui se débat en vain pour lui échapper, tandis qu'une autre femme, la véritable mère, vêtue d'une robe verte, prosternée à genoux, les cheveux en désordre, tend vers le roi qui vient de prononcer la sentence des mains suppliantes. Un groupe de spectateurs complète la scène à gauche. Tous les personnages sont figurés d'une manière grotesque, avec des têtes énormes et les jambes grêles. Le dessin est faible, mais le tableau est plein de vie¹.

Dans tous les temps, les peintres ont aimé la charge et la caricature², et, dans tous les temps, la crédulité du peuple a accueilli avec avidité tout ce qu'on racontait de défavorable à ceux qui n'avaient point ses sympathies.

¹ *The illustrated London News*, 16 septembre 1882, p. 306.

² « A côté de la caricature en question (de Salomon), il y a un paysage de la vallée du Nil; on y voit des pygmées groupés aussi de façon burlesque, en caricature, avec des crocodiles prêts à les dévorer. » J. B. de Rossi, *Bulletin critique*, 1^{er} décembre 1882, p. 273. On a trouvé des caricatures nombreuses et variées à Pompéi et à Herculaneum. « La plupart sont des scènes prises sur le vif. Quelques-unes sont des parodies de légendes, la parodie de la fuite d'Énée, par exemple. » J. Martha, *L'archéologie étrusque et romaine*, in-18, Paris (1884), p. 259. La parodie de la fuite d'Énée a été trouvée à Herculaneum. Elle est reproduite, *ibid.*, p. 251, fig. 105. Le héros troyen est représenté avec une tête de chien, portant sur le bras gauche un vieux chien et conduisant de la main droite un petit chien coiffé d'un bonnet pointu. On a trouvé aussi des caricatures en Égypte. Nous en avons reproduit une dans la *Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. II, p. 27.

Mais, à l'égard des Juifs, les hommes les plus intelligents partageaient les préjugés et les passions du vulgaire. Apion et les philosophes grecs dont il s'était inspiré, Posidonius, Apollonius Molon et Lysimaque nous en fournissent la preuve.

Posidonius était un stoïcien, originaire d'Apamée en Syrie, qui avait eu Cicéron pour auditeur à Rhodes, l'an 78 avant J.-C.¹. Il avait écrit, entre autres livres, une *Histoire* dans laquelle il raconte la fable suivante :

Antiochus, surnommé Épiphanes, ayant soumis les Juifs par la force des armes, entra dans le temple inaccessible du dieu, où il n'est permis par la loi qu'au seul pontife d'entrer. Il y trouva une statue de pierre représentant un homme à grande barbe, assis sur un âne et tenant un livre à la main. Il pensa que c'était l'image de Moïse, qui avait bâti Jérusalem, fait de son peuple une nation et sanctionné les lois et les coutumes des Juifs, ennemis de tout le genre humain. Comme ce prince détestait les Juifs à cause de leur aversion pour tous les autres hommes, il travailla à abolir leurs lois. C'est pourquoi, ayant immolé une grosse truie à la statue de leur fondateur et sur l'autel du dieu, situé en plein air, il les arrosa de son sang, et après en avoir fait préparer les chairs, il ordonna d'asperger avec leur jus les livres sacrés qui contiennent ces prescriptions odieuses contre les étrangers².

¹ W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography and mythology*, t. III, p. 507-509.

² Posidonii Apamensis *Fragmenta*, 14, dans les *Fragmenta historicorum graecorum*, édit. Didot, t. III, p. 256. Ce passage de Posidonius a été conservé par Diodore de Sicile, xxxiv, 1, édit. Didot, t. II, p. 531.

On voit par ce passage quelle idée se faisaient les païens des Écritures. Un contemporain de Posidonius, qui enseignait comme lui à Rhodes et qui fut aussi le maître de Cicéron, Apollonius d'Alabanda, surnommé Molon¹, répéta les mêmes fables. Josèphe l'a souvent pris à partie² et il lui reproche, ainsi qu'à Lysimaque, d'avoir accusé les Juifs d'être les derniers des hommes³ et d'avoir calomnié Moïse et ses lois :

Apollonius Molon, Lysimaque et quelques auteurs, en partie par ignorance, mais plus encore par malveillance envers notre législateur Moïse et envers ses lois, ont écrit des paroles qui ne sont ni justes ni vraies : ils calomnient Moïse en l'accusant d'être un magicien et un menteur ; ils calomnient ses lois en les accusant d'être remplies de malice et en leur reprochant de n'enseigner aucune vertu⁴.

Nous ne savons pas quel était le Lysimaque qui, avec Apollonius, attaquait les Juifs et leurs livres sacrés. C'était peut-être un grammairien d'Alexandrie de ce nom, fréquemment cité par les scholiastes et les auteurs anciens. Lysimaque d'Alexandrie était plus jeune que Mnaséas, lequel vivait l'an 140 avant notre ère⁵.

¹ W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, t. I, p. 238.

² Josèphe, *Contra Apionem*, II, 7 (6), 14, 33, 36, édit. Didot, t. II, p. 273, 377, 386, 387.

³ *Ibid.*, 33, p. 386.

⁴ *Ibid.*, 14, p. 377.

⁵ *Ibid.*, I, 34 ; II, 2, 14, 33, p. 365, 367, 377, 386. Cf. Vossius, *De Hist. Græc.*, édit. Westermann, p. 464 ; Fabricius, *Bibl. græca*, t. I, p. 384 ; t. II, p. 129 ; W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, t. II, p. 870.

Apion est beaucoup plus connu que les philosophes dont nous venons de parler, à cause des deux livres que Josèphe a écrits contre lui pour défendre ses concitoyens. Il était fils de Posidonius et il avait reçu le surnom de Plistonice¹. Il vivait au premier siècle de notre ère et quoiqu'il fût né à Oasis, en Égypte, il se donnait comme originaire d'Alexandrie, où il avait eu pour maître Apollonius, fils d'Archibius, et Didyme, qui lui avait inspiré une grande admiration pour les poèmes d'Homère². Plus tard, il enseigna à Rome, sous les règnes de Tibère et de Claude, comme successeur du rhétoricien Théon. Il devint ainsi célèbre en qualité de grammairien et il s'acquit une grande réputation par l'étendue de ses connaissances comme aussi par sa versatilité, son inconstance et sa fatuité. Les auteurs classiques se sont moqués eux-mêmes de sa vanité et de ses défauts³. Tibère l'appelait *cymbalum mundi*, parce qu'il voulait faire retentir le monde entier de sa gloire⁴. Alexandrie devait s'estimer fière, disait Apion, de le compter parmi ses citoyens⁵ ; il se plaçait sur le même rang que les plus illustres philosophes de la Grèce et il se vantait de rendre immortel quiconque avait l'honneur d'être nommé dans ses écrits. Quelle n'aurait pas été sa

¹ Aulu Gelle, VI, 8 ; Sénèque, *Epist.* LXXXVIII ; Eusèbe, *Præp. evang.*, X, 10, t. XXI, col. 816.

² Suidas, *sub voce*, édit. Bernhardt, t. I, col. 582 ; Josèphe, *Cont. Apion.*, II, 3, t. II, p. 369.

³ Aulu Gelle, V, 14 ; Pline, *H. N.*, Præf. ; xxx, 6. Cf. Josèphe, *Cont. Apion.*, II, 12, t. II, p. 376.

⁴ Pline, *H. N.*, Præf.

⁵ Josèphe, *Cont. Apion.*, II, 12, t. II, p. 376.

surprise, s'il avait su que son propre nom n'échapperait à l'oubli que grâce à un de ces Juifs qu'il avait voulu couvrir de ridicule!

Sous le règne de Caligula, il parcourut la Grèce et y fut reçu partout en triomphe comme le grand interprète d'Homère¹. L'an 38 de l'ère chrétienne, les habitants d'Alexandrie, irrités contre les Juifs et désirant obtenir la révocation des privilèges dont ils jouissaient, envoyèrent une ambassade à Rome, à l'empereur Caligula. A cause de sa réputation d'éloquence et aussi de son aversion bien connue pour les enfants de Jacob, Apion fut choisi comme chef de l'ambassade et se trouva ainsi en face de Philon, que les Juifs alexandrins avaient envoyé de leur côté dans la capitale de l'empire, afin d'y défendre leurs intérêts. Apion chercha à faire à ses ennemis le plus de mal qu'il lui fut possible. Non seulement il travailla à les dépouiller de leurs privilèges, mais il chercha à irriter contre eux la colère impériale, en rappelant à Caligula que les Juifs refusaient de lui ériger des statues et de jurer par son nom sacré. Ses paroles malignes portèrent coup. La fureur de Caligula fut telle qu'il refusa même d'entendre Philon². Quelque temps après, Apion mourut, au témoignage de Josèphe, des suites de ses dérèglements³.

¹ Sénèque, *Epist.* LXXXVIII.

² Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, VIII, 1, 2, édit. Didot, t. I, p. 719.

³ Josèphe, *Cont. Apion.*, II, 13. Sur Apion, voir de Burigny, *Mémoire sur Apion*, dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1777, t. XXXVIII, 1^{re} partie, p. 171-178; Cruice, *De Flavii Josephi in auctoribus contra Apionem afferendis fide et auctoritate*, Paris, 1844, p. 9; Creuzer, dans les *Theologische Stu-*

Tous ses ouvrages sont perdus. Il nous en reste à peine quelques fragments conservés par les auteurs anciens¹ et nous ne connaissons même pas les titres de quelques-uns d'entre eux. Les deux seuls écrits d'Apion qui nous intéressent sont ses *Ægyptiaca*, divisés en cinq livres, au milieu desquels il entremêlait à la description de l'Égypte de nombreuses attaques contre les enfants d'Abraham², et celui qui était spécialement dirigé contre les Juifs. Il faut que ce dernier ouvrage eût obtenu beaucoup de succès, pour que Josèphe se crût obligé d'en faire une réfutation après la mort de l'auteur.

Apion avait sans doute recueilli tout ce que ses prédécesseurs et tout ce que la malignité publique avaient imaginé de fables et de bruits calomnieux contre les Juifs, généralement détestés dans tout l'empire. C'est grâce à la réfutation de Josèphe que nous connaissons quelque chose des accusations du grammairien d'Alexandrie.

Il ne manque pas de se moquer de la pratique de la circoncision et de la défense faite aux Juifs de manger de

dien und Kritiken, 1853, p. 80-82; Zipfer, *Des Flavius Josephus Werk « Ueber das hohe Alter des jüdischen Volkes gegen Apion » nach hebräischen Originalquellen erläutert*, Vienne, 1871; J. G. Müller, *Des Flavius Josephus Schrift gegen den Apion, Text und Erklärung*, Bâle, 1877, p. 15-17; W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, t. I, p. 226.

¹ Tous les fragments d'Apion qui ont été cités par les auteurs anciens ont été recueillis par C. Müller, dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, édit. Didot, t. III, p. 506-516. C'est Apion qui a raconté la fameuse histoire du lion d'Androclès qu'Aulu Gelle, v, 14, nous a conservée d'après lui.

² Eusèbe, *Præp. Evang.*, x, 10, t. XXI, col. 816; Aulu Gelle, v, 14; Pline, *H. N.*, XXXVIII, 19.

la chair de porc¹. D'après les extraits parvenus jusqu'à nous, nous voyons qu'il défigurait l'histoire de Moïse et du séjour des Hébreux dans le désert du Sinaï². Il prétendait, comme Manéthon, que Moïse avait emmené avec lui des lépreux, des boiteux et des aveugles³. Par une erreur bien singulière sur le sens du mot « sabbat, » il donne l'explication suivante de l'origine de cette institution juive :

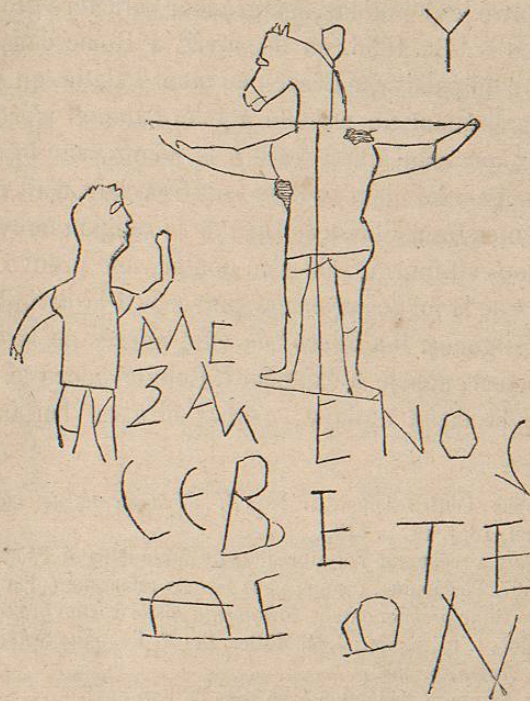
Ayant voyagé pendant huit jours (après leur fuite), ils furent frappés d'ulcères honteux, ce qui les obligea de se reposer le septième jour, étant alors en sûreté, dans le pays qu'on appelle maintenant la Judée. Ils donnèrent à ce jour le nom de sabbat, en conservant le mot égyptien, car les Égyptiens appellent la maladie dont ils souffraient *sabbatosis*⁴.

Tout le monde sait aujourd'hui que le mot *sabbat* est purement hébreu, et signifie « repos. » Apion a quelque idée vague du sens véritable, puisqu'il dit que les Israélites « se reposèrent » le septième jour, mais, pour rendre compte d'un usage qui étonnait les païens, il imagine une explication déshonorante.

Ce qu'il écrit du Dieu des Juifs est plus odieux encore.

¹ *Fragmenta historicorum graecorum*, Apion, 24, t. III, p. 514-515; Josèphe, *Contra Apion.*, II, 13, t. II, p. 376.
² Josèphe, *Contra Apion.*, II, 2, t. II, p. 367-368.
³ Josèphe, *Contra Apion.*, II, 2, t. II, p. 368.
⁴ Josèphe, *Contra Apion.*, II, 2, t. II, p. 368-369; *Fragmenta historicorum graecorum*, t. III, p. 509. Sur *sabbatosis*, voir J. G. Müller, *Des F. Josephus Schrift gegen den Apion*, p. 232, 234.

Non content de s'inspirer de la fable de Posidonius, que nous avons rapportée plus haut, il s'efforce de la rendre plus ridicule; d'après lui, Jéhovah est figuré avec une



3. Le crucifié à tête d'âne du palais des Césars, à Rome.

tête d'âne. Il ose accuser les Juifs, dit Josèphe, « d'avoir placé dans leur sanctuaire une tête d'âne, de l'adorer et de lui rendre un culte digne de cet animal; c'est ce qui fut découvert, affirme-t-il, quand Antiochus pilla le